

| ROUTE |

Ma vie après la mort d'une autre

« Pour que les gens prennent conscience que ça peut leur arriver », une jeune Haut-Rhinoise à l'origine d'un accident mortel, l'an dernier sur l'A35, a accepté de nous livrer son témoignage sur ces secondes où tout bascule et sur la reconstruction nécessaire avant de ne plus dire : « J'ai tué quelqu'un ».

Propos recueillis par Olivier Brégeard

« C'était un dimanche de janvier 2014. J'étais venue déjeuner chez mes parents pour fêter l'anniversaire de mon petit frère, en famille, dans la banlieue de Mulhouse. Je n'ai bu qu'une coupe de champagne. Je bois peu de toute façon, encore moins quand je conduis. Vers 16 h 30, j'ai repris la route, seule au volant de ma Peugeot 206, pour rentrer chez moi, au nord de Mulhouse, un trajet que je fais depuis longtemps.

Vous est-il déjà arrivé, en conduisant, de prendre tout à coup conscience d'une brève absence, en vous rendant compte que vous êtes déjà arrivé à tel endroit, sans avoir bien fait attention ? J'étais dans un moment comme celui-là, sur l'autoroute, quand j'ai remarqué que la voiture de devant freinait et se rapprochait très vite. J'ai regardé dans mes rétros, j'ai eu une poussée d'adrénaline, et j'ai dépassé. Je me suis fait très peur avec la barrière de sécurité à ma gauche, qui m'a semblé énorme à ce moment-là. Je me suis remise à droite, puis à gauche, en voyant l'autre voiture. Je n'ai plus de souvenirs visuels de la suite. J'ai senti ma voiture qui commençait à chasser, à partir de plus en plus vite. Je n'ai pensé qu'à me protéger. Ce jour-là, mon père m'avait confié un grand escabeau, qui occupait tout le côté droit de la voiture, sans être attaché. J'ai mis ma tête entre mes jambes, mes mains au-dessus de ma tête, et j'ai attendu que ça s'arrête. Je pense que la voiture était déjà en train de faire des tonneaux.

À côté de ma voiture, j'ai découvert un corps

Quand elle s'est arrêtée, j'ai ouvert les yeux, j'étais dans un champ. Loin devant moi se trouvait un autre véhicule, j'ai vu un homme qui sortait de la voiture et s'avancait vers la mienne. J'ai essayé de sortir, en donnant des coups de pied dans la portière. Une fois dehors, j'ai appelé mes parents pour leur dire que je venais d'avoir un accident, que

c'était grave. Juste à côté de ma voiture, j'ai découvert un corps, celui d'une femme. L'homme, qui s'est avéré être son mari, est arrivé, on a essayé de lui porter secours. D'autres personnes sont arrivées très vite, ont appelé les secours, nous ont aidés. Je revois la scène en vous parlant : la dame avait la tête dans un sillon du champ, une de ses jambes était brisée. Vue la position de la tête, on a évité de la bouger. J'avais appris les premiers secours lors d'une formation. L'homme a creusé la terre autour des voies respiratoires de la femme. On ne savait pas si elle était encore en vie ou non. Quand on a réussi à arracher le bouton de sa veste qui venait lui comprimer la gorge, on a perçu un râle, comme si les poumons se vidaient.

Il a été tout de suite clair que j'étais responsable

Je me suis excusée auprès du mari, mais il n'a pas compris quel avait été mon rôle dans l'accident. Quand les secours et les gendarmes sont arrivés, j'ai expliqué que j'avais perdu le contrôle lors de mon dépassement. Il a été tout de suite clair que j'étais responsable, même si je ne savais pas précisément ce qui s'était passé.

L'enquête a montré que j'avais touché l'avant de l'autre voiture en faisant une embardée. La victime était assise à l'arrière et n'avait pas pu attacher sa ceinture, du fait de sa corpulence. Elle a été projetée à travers la vitre arrière lors des tonneaux, il y avait une bonne distance entre l'endroit où elle a été retrouvée et celui où s'est arrêtée la voiture.

J'ai vécu le moment qui a suivi l'accident dans un état étrange, sans affolement, presque sans émotion, comme dans un flottement. Par la suite, je me suis demandé comment j'avais pu réagir ainsi. Mon père, mon oncle et mon petit frère sont arrivés peu de temps après les secours et les gendarmes. C'est à ce moment-là que j'ai craqué, j'ai pris conscience de la gravité des choses. Le Samu m'a



Hier sur la rocade Ouest de Mulhouse : « Ces instants où on conduit en perdant la notion du temps, du trajet, où on n'est pas présent à 100 %, ça arrive à tout le monde », prévient notre témoin. Photo L'Alsace/Denis Sollier

emmenée à l'hôpital, pour des tests de dépistage. J'ai été entendue par les gendarmes pendant plus d'une heure. J'étais choquée, mais ça m'a fait du bien d'essayer de démêler ce qui s'était passé en répondant à leurs questions. Les gendarmes ont vite compris que je n'étais pas une délinquante, ils ont été compréhensifs.

J'avais besoin de me retirer du monde

J'ai dû demander au médecin de l'hôpital un arrêt de travail, qu'on ne m'a pas proposé spontanément. Je ne me voyais pas aller travailler le lendemain matin, c'était pour moi inconcevable. Mes parents m'ont ramenée chez eux, j'ai passé une nuit blanche.

Au bout d'un mois, j'ai tenté de reprendre le travail. J'ai dû appeler ma direction au bout d'une heure et demie : j'étais coincée entre une armoire et un mur, tétanisée. J'ai été arrêtée un mois supplémentaire. Je suis d'une nature très dynamique, mais durant ces deux

mois chez moi, je suis restée allongée devant la télé, sans bouger. En deux mois, j'ai pris plus de 10 kilos, sans même m'en rendre compte. J'étais incapable de sortir, de dire ce qui m'était arrivé. Je n'avais plus aucune envie. Je n'avais plus conscience de rien. Je n'ai vu aucun de mes amis. Je répondais rapidement aux messages, disais que je n'avais pas le temps. J'avais besoin de me retirer du monde.

Je me suis battue contre la dépression pendant des mois. Je faisais des cauchemars nuit après nuit, les images de l'accident ne me quittaient pas. Elles ressurgissent encore de temps en temps.

Rapidement après l'accident, je me suis fait aider par une psychologue. Ça permet de poser des mots, de dire à voix haute ce qu'on pense tout bas et qu'on n'ose pas dire à ceux qui nous entourent : pourquoi est-elle morte et pas moi ? Comment va-t-on vivre avec cette culpabilité ? Comment vivre ? Il a fallu retrouver le sens de la vie.

Étant psychologue moi-même, je suivais une thérapie depuis longtemps déjà. Le travail analytique permet une connaissance de soi plus fine, de ses réactions, de la manière dont on fonctionne face aux événements. Ce travail antérieur m'a permis de savoir que j'allais m'en sortir, qu'il me faudrait du temps, qu'il y aurait des étapes. Je ne me suis pas inquiétée d'être au plus bas, j'ai pu rassurer mes parents. Je savais que ça ne durerait pas éternellement.

Je pense que ma formation professionnelle m'a beaucoup aidée. Dès le lendemain de l'accident, j'ai demandé à mes parents de me ramener plusieurs fois sur les lieux, pour démystifier le trajet. Pendant plusieurs jours, mon frère m'a conduite là où je devais aller, mais j'ai rapidement repris le volant, d'abord pour des petits trajets, aux côtés de mon frère...

Je n'ai jamais songé vivre sans voiture, mais je conduis désormais de manière plus douce, plus linéaire. Je ne dépasse plus le 110 sur

l'autoroute, je respecte bien plus les distances de sécurité, je vois beaucoup plus les dangers potentiels. Quand je sens la fatigue arriver, je ne prends plus la voiture. Quand il y a une flaque d'eau sur la route, un obstacle, je suis à cran. Mes proches se sont mis à ma place : eux aussi conduisent autrement, se rendent compte de ce qui peut arriver.

Ma vie a totalement changé. J'ai coupé les ponts avec beaucoup d'anciens amis, tous ceux qui ne s'intéressaient qu'à leurs problèmes personnels, qui n'ont pas su être là pour moi quand j'ai commencé à m'ouvrir. Je n'étais plus disponible pour les autres comme par le passé. J'ai de nouveaux amis, qui sont au courant de ce qui m'est arrivé. Mes collègues aussi.

J'ai pris conscience de ma chance d'être là

Un tel événement vous transforme. L'insouciance a disparu. La joie de vivre revient, mais n'est plus la même. Les petits soucis n'ont plus le même impact. La conscience de soi s'aiguise. Je ne me pensais pas capable de gérer une telle situation comme je l'ai fait – et je ne souhaite à personne d'avoir à le découvrir. Les liens familiaux se sont encore plus resserrés : l'écoute est différente, aujourd'hui on se dit tout. J'ai eu la chance de pouvoir compter sur ma famille. Je ne sais pas comment une personne isolée peut réussir à se reconstruire.

Ce jour-là, je me suis rendu compte que la vie pouvait basculer en quelques secondes. Mes parents auraient pu perdre leur fille. J'aurais pu partir sans avoir dit certaines choses que j'avais à dire. C'est désormais un principe de vivre au jour le jour, de parler de ce que je ressens, de ne pas me forcer dans mes relations avec les autres. La vie est courte, et elle s'arrête parfois encore plus tôt. J'ai pris conscience de ma chance d'être là, de pouvoir dire aux gens que je les aime, de profiter des instants simples, une promenade à vélo, un dîner entre amis, un café sur une terrasse ensoleillée... »



La voiture de la jeune femme sur le lieu de l'accident, au bord de l'A35, en janvier 2014.

« Il y a un prix à payer »

« Quelques jours après l'accident, j'ai été convoquée à la gendarmerie : des photos ont été prises, mes empreintes, tout ce qu'il faut pour un casier judiciaire. On m'a notifié formellement ma mise en examen pour « homicide involontaire par véhicule terrestre interposé ». La précision « par véhicule terrestre interposé » était importante, mais il m'a fallu quasiment un an avant d'arrêter de dire que j'avais tué quelqu'un.

Le gendarme qui a suivi le dossier depuis le premier jour a été d'une grande aide. Il a insisté sur le fait que j'étais coupable de l'accident, mais pas de la mort de cette femme. Il m'a expliqué ce qui s'était passé pour elle, comment allait son mari. Tout au long de la procédure, j'ai pris de ses nouvelles. Mais je n'ai connu son nom qu'au moment du procès.

L'audience devant le tribunal correctionnel de Mulhouse, en novembre dernier, a été un moment difficile. J'ai vu la famille de la victime, son mari, ses filles, ses frères... Il y avait aussi des curieux dans la salle. Il n'y a rien de plus terrible que ça. Il faut expliquer les choses à trois juges, parler de soi, de ce qu'on a ressenti. J'ai dit que je ne comprenais pas pourquoi je vivais encore. C'était la première fois que mes parents entendaient ça, ce n'est pas rien.

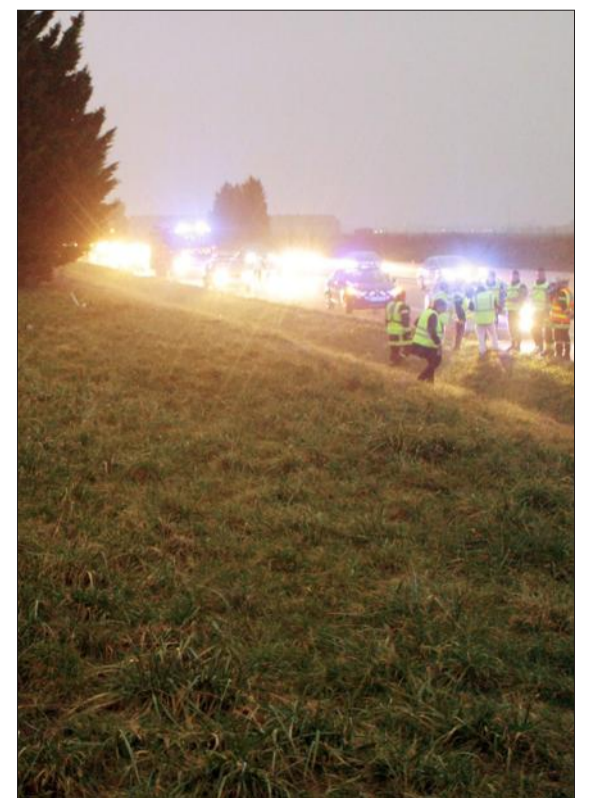
J'ai demandé pardon à la famille

J'ai demandé pardon à la famille, mais je n'avais pas le droit de me retourner pour la regarder. J'étais en larmes. Le procureur a dit que, ce jour-là, j'avais pris une arme, c'était dur à entendre : je n'avais pas bu, je ne roulais pas

au-delà de la limite autorisée...

La famille n'était pas là pour me condamner, mais pour m'entendre et pour s'exprimer. Une des filles de la victime a pris la parole au nom de la famille, sans me charger. À l'issue de l'audience, son oncle m'a dit que je devais passer à autre chose, qu'ils ne m'en voulaient pas.

J'attendais ce jugement avec impatience, mais je ne savais pas à quoi m'attendre, mon avocat non plus. J'ai été condamnée à dix mois de prison avec sursis et à six mois de suspension de permis de conduire. C'est une peine plutôt lourde pour ce genre d'affaire, mais si j'avais envoyé un SMS en conduisant, si j'avais bu deux verres de plus, je serais sans doute en prison. Il y a un prix à payer. Ça n'effacera jamais ce qui s'est passé. »



Les secours à pied d'œuvre après le drame.

Archives L'Alsace/Thierry Gachon